

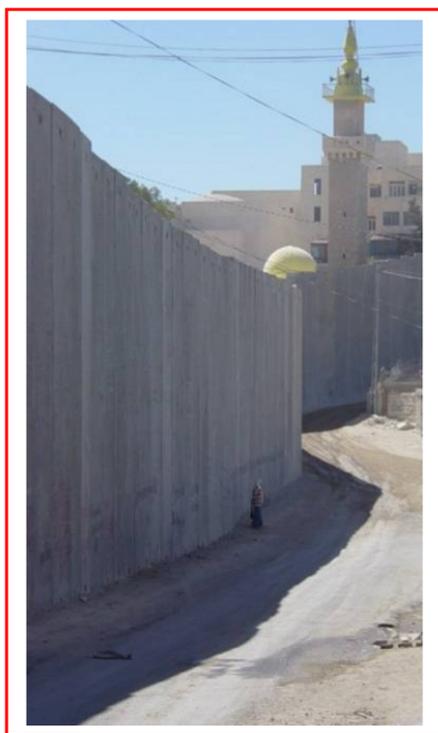
Présentation de l'ouvrage

Dominique Le Nen

De Gaza à Jénine

Au cœur de la Palestine

Préface d'Alain Gresh
Postface d'Irène Frachon



Comprendre le Moyen-Orient

L'Harmattan

Vient de paraître chez L'Harmattan, dans la collection :

« *Comprendre le Moyen-Orient* »

dirigée par *Jean-Paul Chagnollaud*

Professeur de sciences politiques à l'Université de Cergy-Pontoise

Spécialiste de la Palestine

Rédacteur en chef de la revue « *Confluences Méditerranée* »

Préface

La Terre sainte est au cœur de l'actualité. Elle en a fait la Une en 1948, en 1956, en 1967, en 1973, en 1982, lors des première et deuxième *Intifada* palestiniennes, etc. Ce flot d'informations, de prises de positions, de polémiques a fini par « fatiguer » l'opinion occidentale qui ne comprend plus très bien pourquoi l'on se bat, pourquoi la guerre dure, pourquoi la paix semble toujours si lointaine.

À tel point que l'on finit par oublier le flot de souffrances qui accompagne ce conflit dont l'Europe est au moins en partie responsable. Abandonnant les hauteurs de la diplomatie et de l'analyse politique, le Docteur Dominique Le Nen s'est rendu dans ces territoires palestiniens pour y apporter ce que peut apporter un médecin, ses compétences en chirurgie orthopédique et traumatologique, un peu de soulagement dans les maux qui frappent la population, et qui prennent souvent la forme de bombes et de tirs à balles réelles. Il en ramène un témoignage vivant et émouvant, qui nous permet de voyager au cœur de cette Palestine dont on parle tant et que l'on connaît si mal, de découvrir ses habitants et leur incroyable désir de vivre et non pas seulement de survivre.

2002. Nous sommes en pleine seconde *Intifada* et la répression est terrible ; 2011, un « calme » précaire s'est installé, bien que le blocus de Gaza se poursuive malgré toutes les condamnations de la communauté internationale. Entre ces deux dates, le Docteur Le Nen a accompli de nombreuses missions, et travaillé auprès des populations. Il a pu prendre la mesure de la souffrance sur le terrain, mais aussi de l'injustice de « la communauté internationale » qui laisse faire ou détourne pudiquement les yeux. Ainsi, après les massacres de Jénine, écrit le Docteur Le Nen, un rapport fut présenté aux Nations unies « donnant une version inique et mettant sur un même pied d'égalité la victime et le bourreau, considérant qu'Israël a juste commis certains abus dans l'utilisation de la force militaire

pour riposte aux groupes armés palestiniens, comme s'il s'agissait d'une bataille militaire entre deux armées ».

Car c'est là l'injustice majeure faite aux Palestiniens. Il ne s'agit pas de contester la souffrance qui peut exister des deux côtés, ni que le chagrin d'une mère israélienne qui perd son enfant n'est ni « inférieur » ni « supérieur » à celui d'une mère palestinienne qui perd son enfant. Pourtant, renvoyer dos à dos les deux camps relève d'une étrange logique qui met sur le même plan l'occupant et l'occupé, la violence de l'occupant et celle de l'occupé. Parlant de ses négociations avec le gouvernement sud-africain et de ses demandes d'arrêter la violence, Nelson Mandela écrivait : « Je répondais que l'État était responsable de la violence et que c'est toujours l'opresseur, non l'opprimé, qui détermine la forme de la lutte. Si l'opresseur utilise la violence, l'opprimé n'aura pas d'autre choix que de répondre par la violence. Dans notre cas, ce n'était qu'une forme de légitime défense ».

L'occupation dure depuis plus de 40 ans, la grande majorité de la population palestinienne n'a connu que les soldats israéliens, les check-points, la colonisation, le racisme ordinaire de la puissance dominante. La « communauté internationale », qui condamne régulièrement et religieusement la poursuite de la colonisation et la répression, se révèle impuissante ; les États-Unis et même l'Union européenne ne veulent pas tirer les leçons du refus israélien, ni faire pression sur cet État qui rejette la légalité internationale. C'est là que le rôle de la société civile acquiert une importance nouvelle, car elle seule peut se mobiliser pour imposer la justice et l'égalité. C'est là aussi que le travail et le témoignage du Docteur Dominique Le Nen prennent toute leur signification.

Alain Gresh

Journaliste au *Monde diplomatique*, animateur du blog
« Nouvelles d'Orient »

Extraits de l'ouvrage

Gaza, 11 mars 2002

Nous sommes là... fendant d'un pas hésitant une foule excitée, pour nous rendre péniblement vers l'entrée des urgences. Je m'en souviens encore et revis cette scène à chaque fois avec la même intensité. Je sens mes carotides battre dans le cou, le cœur partir en trombe. Il faut avancer. Rester sur place n'a aucun sens. Repartir serait indécent. À gauche comme à droite, devant comme derrière, il y a toujours quelqu'un nous toisant avec parfois une part de méfiance ou ne manifestant à notre égard que de l'indifférence. Nous nous heurtons sans cesse à chaque homme, jeune ou moins jeune, à ces rares femmes, aux canons de ces fusils mitrailleurs de sortie en cette nuit de délire. Nous arrivons enfin, après des secondes qui paraissent des heures, devant l'entrée des urgences où les membres d'une police largement dépassés tentent de faire régner un semblant d'ordre. Nous avons des difficultés à entrer, croisons des cameramen se hasardant à percer cette foule pour accéder eux aussi aux urgences. Des Palestiniens entrent et sortent, mais peu d'hommes ou de femmes en blanc. Vociférations, cris, vifs échanges et éclats de voix couvrent nos tentatives d'approche. Nous arrivons enfin, je ne sais plus très bien par quel miracle, à pénétrer les urgences et nous dirigeons d'emblée vers le responsable de l'unité. En jetant un œil sur les box, ce ne sont que blessés, sang, pleurs et douleurs...

Mort à portée de roquette

28 septembre 2002. Cette jeune Palestinienne vient mourir à Shifa. Mourir, car la face et une partie du crâne emportées... elle ne pourra échapper avec de telles lésions à une mort programmée. L'évènement s'est produit dans le sud de la bande de Gaza, aux approches de Rafah, lieu d'échanges réguliers, pour ne pas dire quotidiens, entre l'armée israélienne et les habitants palestiniens. Le tort de cette jeune femme — si tant

est qu'elle en ait un ! —, celui, par le plus grand des hasards, d'avoir croisé par ce beau matin de septembre, alors qu'elle vaquait à des occupations ménagères dans sa cuisine, aux côtés de ses deux enfants, la trajectoire d'une roquette... Elle, la jeune infirmière, la femme de Gaza, la mère attentive et l'épouse ; elle, la « sans figure », transférée de sa cuisine à l'hôpital Shifa, joue sa vie dans un combat inégal avec la mort qui vint frapper lourdement dans sa demeure maintenant criblée d'orifices plus ou moins béants... Cette femme, devenue en une fraction de seconde une plaie béante, une martyre pour ses compatriotes, rappelle l'horreur et l'injustice du conflit. Et quels que soient les artisans de ces tirs, qu'ils proviennent d'Israël ou de Gaza, les mêmes drames familiaux se préparent et se vivent, d'innocentes victimes remplissent les longues listes de tués et de blessés dans chaque camp, alimentant une macabre comptabilité dont les chroniques des éditions internationales de la presse écrite ou du web se font écho. Ces mêmes médias ne s'intéressent pas à un autre drame qui se vit au quotidien, l'anxiété des familles vivant sous les tirs, qu'il s'agisse des Palestiniens de Gaza ou de Cisjordanie, qu'il s'agisse des Israéliens habitant en bordure de Palestine ou ceux des colonies, l'anxiété de ne savoir quand et où les prochains obus s'abattront sur leur ville, leur quartier ou bien leur maison...

Yaquee El Smery

Gaza, un jour de septembre 2003. La consultation est dense. Assise sur les genoux de son père, Yaquee El Smery, à l'aube de ses cinq ans, nous montre sa main droite. La nature lui a donné des doigts tors, amputés partiellement, des accollements reliant certains d'entre eux comme s'ils permettaient de mieux soutenir leurs extrémités déformées... Et pourtant, elle s'en sert de sa petite main, s'y étant adaptée inconsciemment depuis le berceau ; cette main, la sienne, celle qu'elle a toujours vue et utilisée, fait partie intégrante de sa personne et de son identité. Même son cerveau ne s'y trompe pas, en portant en ses cellules le schéma d'un organe pas tout à fait comme les autres. Aux yeux de l'enfant, cette main n'a rien d'anormal, elle réalise tout ce que, depuis la découverte de la préhension, l'apprentissage de la vie lui permet progressivement d'acquérir. Cette enfant ne

semble rien demander. D'ailleurs, elle ne la montre pas. C'est son père... qui saisit la main de sa fille avec la douceur de l'amour, pour nous la présenter...



Elle contemple sans mot dire l'agitation autour d'elle, ces va-et-vient dans la salle de consultation et notre empressement à faire rapide et efficace... Son père l'a amenée avec l'espoir que nous rendrons à sa main un aspect physique « normal », que la chirurgie lui redonnera une main dont la beauté ira de pair avec celle dont la nature a doté son visage, pour lui éviter aussi le regard des autres, ce regard qui, l'âge avançant, devient de plus en plus cruel. Dans l'expression du père, nous lisons cette inquiétude souvent rencontrée chez les parents de ne pouvoir être pris en charge alors que la demande et l'espoir de guérison sont forts... Nous lisons aussi dans le subconscient du père la secrète culpabilité d'avoir engendré chez sa progéniture une telle difformité, qu'il porte tel un fardeau dans le regard... Elle

nous regarde l'examiner, tourner et tourner encore sa petite main dans les nôtres. Ses grands yeux telles deux billes à l'éclat bleu nous interrogent. Ressortent pêle-mêle de son petit chignon quelques mèches de cheveux qui s'étalent sur le front. Sa petite bouille ronde qu'une « tache de naissance » brun foncé marque très nettement, affiche une moue discrète. Son père attend notre décision. Après l'examen et la consultation de notre planning papier, le verdict tombe. Nous l'inscrivons sur le programme opératoire... Nous savons fort bien que nous ne pourrions lui donner ce que son père souhaite, la nature est plus forte que nos propres désirs, aussi légitimes fussent-ils. Un rictus de satisfaction fend la joue du papa. Mais selon les circonstances, nous savons qu'une déprogrammation peut mettre en péril la décision prise, le père, la mère en seraient meurtris. *Shukrân*. Le père emmène sa fille et disparaît. Le patient suivant nous est présenté, la consultation se poursuit. L'enfant sera bien opérée...

Une journée à Gaza

C'est... une ou plusieurs détonations, certaines lointaines, d'autres plus proches, et leur colonne de fumée noire, qui interrompent l'activité tumultueuse de la journée. Une atmosphère angoissante envahit Gaza et ses habitants. La fièvre monte. Une hystérie collective prend le dessus. Dans la journée, l'activité chirurgicale se fige. Les radios diffusent des bulletins. La situation de Gaza se métamorphose en quelques minutes. Le ballet des ambulances commence, pénétrant en trombe dans l'hôpital Shifa au son de sirènes stridentes, alors que la foule venue très nombreuse et de partout, accueille, transporte, avec un empressement et sans ménagement aucun, dans une bousculade contenue difficilement par quelques policiers, des hommes, des femmes et des enfants, que des médecins et chirurgiens aux urgences, après un examen très rapide mais complet, dirigent vers le bloc opératoire où des salles sont prêtes, en « stand-by ». La foule à l'entrée des urgences chirurgicales est survoltée, excitée, les médias s'en mêlent et la télévision diffuse en boucle les événements, via *Aljazeera* ... À l'entrée même de l'hôpital, les manifestants se massent, brandissent leurs armes, certains sont cagoulés. Montés sur une

camionnette, des Palestiniens harangent la foule, diffusant des messages belliqueux et de vengeance. La morgue se remplit, le bloc tourne à plein régime lorsque les blessés affluent en masse. Seules certaines salles sont réquisitionnées lorsque la situation est moins dramatique. Puis ce sont des cortèges funéraires bruyants qui partent de l'hôpital et longent Omar al-Mokhtar, annonçant trois jours de deuil pour la famille du « martyr »...

Le cheval de Jénine

Tout un symbole que ce cheval, toute une histoire aussi. Un jour, contournant l'hôpital Khalil Sliman situé à l'entrée du camp de Jénine, nous découvrons, se dressant majestueusement à un petit carrefour, une sculpture de grande taille, représentant un cheval. Un cheval, oui, mais pas n'importe lequel. Il ne s'agit guère d'une sculpture en pierre, de la pierre de Jénine ou d'une autre partie de la Cisjordanie, ni même un cheval de marbre ou de bronze, ornant palais, châteaux, jardins ou les places du monde entier. En s'en approchant, en le contournant, il nous apparaît curieusement composé d'une juxtaposition de plaques de métal de couleurs différentes. Ce monument a une histoire qui nous ramène aux événements qui eurent lieu en 2002, à l'extrême violence qui secoua Jénine pendant près de huit jours. C'est en hommage à ces destructions que le sculpteur allemand Thomas Kippler construisit en 2003 ce cheval de deux à trois mètres de haut, aidé d'une poignée d'adolescents de Jénine. En guise de matériaux ne furent employés ni plus ni moins que les restes de véhicules détruits et d'ambulances. S'il symbolise la fierté du peuple palestinien, il en représente aussi le martyr, martyr exposé explicitement, disponible de visu, inscrit dans chaque élément de cette puissante cuirasse métallique...

Gaza, 17 décembre 2007

L'enfant gît, endormi, ressemblant à tous ces enfants que l'on aime regarder alors que le sommeil les gagne, à ceci près que son sommeil est artificiel. Il n'y a aucun champ le recouvrant ou encore séparant, comme c'est de règle, la zone opérée de la tête où travaillent les anesthésistes. L'urgence a bousculé tout

principe. Sous ce visage calme, dont la respiration est rythmée par le respirateur artificiel, nous observons ses poumons roses se remplissant d'air, se vidant ensuite, son cœur battant et battant, nous voyons sur ses organes la traduction de la vie, cette vie que le projectile faillit lui prendre. Les chirurgiens ferment cette enveloppe osseuse qui protège ses organes vitaux... Nous sommes là, immobiles, silencieux, à regarder, hagards, la fin de l'intervention. Les tirs au-dehors se poursuivent par salves...

Dis papa, c'est quoi la guerre ?

À Gaza, l'enfant est dépassé par la réalité des faits. Point besoin de prendre de gants pour éviter de lui faire vivre ce qui lui est de toute manière imposé dans la rue. Il voit, il entend et il sent ... alors que nous revenons des cuisines de l'hôpital Shifa de Gaza, au décours d'un déjeuner pris tardivement après les interventions du matin, nous repassons par les urgences, avant de monter à l'étage du bloc opératoire. Il est quatorze heures trente. Quelques avions de chasse sillonnent le ciel bleu et frappent nos esprits encore vierges. Un des médecins présents sur place nous présente une fillette d'une dizaine d'années, étendue sur un chariot. Elle gît là, étonnée, l'air quelque peu hébété, semblant réellement se demander ce qu'elle peut bien faire en un tel lieu. Tout s'est probablement figé et écroulé dans son jeune esprit. Les mains relevées au-dessus la tête, elle observe l'agitation autour d'elle, les faits et gestes des infirmiers, les allées et venues de son box à celui de deux autres blessés, pas moins jeunes. Son sweat laissant apparaître le dessin de deux cœurs roses est relevé. Ses jambes nues et allongées, criblées d'impacts de projectiles, d'éclats de balle probablement, reposent sans aucune agitation sur le drap enveloppant la structure métallique et froide du chariot. Nous comptons quatre impacts. Le plus important se situe dans la cuisse gauche. Il n'y a pas de fracture sous-jacente, comme le prouvera l'examen d'une radiographie du membre concerné. Le devoir du bloc nous appelle, nous laisserons cette jeune enfant à son sort, victime d'on ne sait de quel ennemi – la balle perdue d'un Israélien ou celle d'un Palestinien –, entre les mains des médecins et infirmières qui s'en occupent avec chaleur. Mais,

montant les escaliers nous conduisant au bloc, et souvent plus tard, en des circonstances similaires, je revis et revois le visage de cette jeune enfant et une interrogation me harcèle : que révèle son expression ? Ce visage exprimant le calme mesure-t-il la gravité des faits, se représente-t-il la lourdeur de l'acte et son poids, ou traduit-il une certaine incrédulité, le refus de reconnaître ce qui la précipita vers l'hôpital ? La couleur viendra-t-elle un jour teinter ses yeux interrogateurs d'un vert d'espérance, ou illuminer son visage innocent ?

Un mariage à Jénine

... À peine avons-nous déposé nos bagages à « Haddad village » sur les hauts de Jénine que le docteur Mohammed Abu Ghali nous accueille avec chaleur et nous invite pour commencer aux festivités du mariage de l'un de ses parents... Des musiciens et un chanteur, placés sur une estrade fortement éclairée, égrènent un répertoire de danses et de chansons orientales, qu'un micro diffuse puissamment jusqu'à nos tympans. Sur la piste, soulevant des « tonnes » de terre sèche, une centaine d'hommes se massent, vêtus sobrement. Des hommes uniquement, des jeunes et des moins jeunes, trois générations en fait, car dans le mariage islamique, les femmes sont réunies de leur côté. Ils se tiennent côte à côte, battent la mesure, se déplacent à petits pas en se tenant par les bras et balançant le corps de l'arrière vers l'avant et vice versa. Les bras repliés suivent le même rythme. Cette longue chenille se déplace en un grand cercle dont la boucle demande un long moment avant de repasser au même endroit. Et la musique, cette musique enivrante, fait entendre le son des violons qui pleurent une mélodie orientale. Le chanteur relance régulièrement la foule, attisant la ferveur ambiante. La chenille poursuit son chemin en cercle. La musique bat son plein. Les spots lumineux vacillent. La sueur perle des fronts où toutes les rides du quotidien disparaissent en cet instant magique. Mohammed Abu Ghali rejoint la foule dansante, intime un nouveau rythme, comme s'il souhaitait relancer une machine fatiguée. Et de plus belle, d'avant en arrière, d'arrière en avant, un pas devant, un pas de côté, les hommes poursuivent leur inlassable rengaine. Le marié assiste à la scène, dans un

véhicule ouvert sur une de ses faces, à une autre extrémité de la place. Entouré de quelques hommes, probablement de la famille, il assiste à sa fête et rêve de sa future épouse. Une interprétation musicale se termine, un autre morceau prend le relais. Nous observons, nous imprégnant de ce rythme, de cette atmosphère, de l'irréel...

Erez checkpoint... forteresse de béton

Juillet 2008. De retour de notre mission à Gaza, nous sommes reconduits vers Erez checkpoint... Juste devant moi, à quelques deux cents à trois cents mètres de là, se dresse un immense bâtiment, à la gauche duquel une tour impressionne par sa taille et sa hauteur ; puis il y a ces pylônes électriques qui traversent la frontière. À un endroit, le mur clôturant le territoire palestinien s'interrompt, laissant un passage devant lequel sont disposés quelques blocs de béton. Nous aurons l'occasion de nous y engouffrer dans quelques instants, après avoir traîné nos valises et notre malaise sur un chemin couvert de pierres et de poussière fine qui prend son envol au moindre pas, de blocs de béton disposés sciemment de matière hétérogène, créant des trajets en chicane pour éviter sans aucun doute d'hypothétiques assauts routiers. L'atmosphère générale est froide, très froide. Sur la gauche, et sur quelques hectares, on ne peut que remarquer ces bâtiments industriels palestiniens détruits par l'aviation et les chars israéliens. Depuis mon précédent passage à Érez, le nombre de ces édifices détruits, de ces carcasses vides et désossées, a augmenté. Ce ne sont donc que des spectres d'entreprises, de bâtiments blancs de pierre, de galettes et de piliers de béton armé, de gravats qui s'amoncellent et donnent l'image d'une région fantôme. Sur la droite, un long mur s'échappe et disparaît dans le flou de l'horizon, interrompu de miradors drapés de treillis militaires, le canon tout juste visible d'une arme étant le seul témoin d'une présence dans leur antre. Ce long serpent ininterrompu apparaît au-delà des collines d'Israël, un endroit relativement dépouillé. En premier plan, une poignée de palmiers a quelque chose de surnaturel dans un tel paysage chaotique. Et dans le ciel, au lointain, un ballon dirigeable flotte sans se lasser, immobile dans l'air, complétant le dispositif de surveillance de l'armée israélienne...



Erez checkpoint



Postface

Nous travaillons dans le même hôpital, Dominique Le Nen et moi-même, l'hôpital de la Cavale Blanche, à Brest... Nous avons peu d'occasions de nous croiser, mais nous nous sommes naturellement rencontrés, partageant l'impérieuse nécessité d'un engagement, dicté par le même sentiment qui a conduit notre vocation de médecins.

Pour moi, il s'agit du témoignage et du combat mené pour défendre les victimes du Médiateur et par delà, sans y avoir songé, contribuer à une réforme du système français de régulation du médicament. Pour Dominique Le Nen, au-delà de nos frontières, il s'agit d'offrir aux Palestiniens victimes d'une interminable guerre que je n'ose qualifier de « civile », sa compétence de chirurgien dont témoigne ce récit, véritable journal de bord écrit avec l'évidente simplicité des belles âmes. Ces initiatives, en apparence bien différentes, s'appuient, au-delà de tout jugement, sur un socle commun, celui issu de l'effroi et la révolte face à des souffrances infligées, suscitées par les convulsions nées, qui du cynisme et de la recherche du profit, qui de la haine, de la peur et du ressentiment. Nous, médecins, sommes bien formés pour mesurer et accompagner en pensée et donc en actes, les conséquences de ces blessures dans le quotidien de ceux qui les subissent.

Une fois refermé ce document, je suis restée quelque temps ailleurs, là-bas, à Gaza, à Jénine, à Hébron, souffrant en communion avec ces chairs déchiquetées par les armes, ces esprits brisés par la violence de l'occupation et de l'enfermement et vibrant aux accents d'une fraternité partagée entre Dominique et ses collègues, ses frères palestiniens. « Et maintenant, on va où ? » interroge le film récent de la réalisatrice libanaise Nadine Labaki, écrit sur les décombres de tels affrontements. Et si bientôt ces peuples magnifiques et martyrs s'accordaient enfin : respect, tolérance, confiance ?

Il me revient l'impitoyable litanie des actualités en cette fin octobre 2011 : « Regain de violence à Gaza et dans le sud d'Israël. Neuf Palestiniens sont morts dans les raids aériens menés par l'armée israélienne et un Israélien a été tué par des tirs de roquette »... Mais aussi : « La Palestine entre à l'UNESCO »...

Je repense à ces étonnantes interventions chirurgicales réalisées... auprès de jeunes enfants palestiniens souffrant d'une « paralysie du bras de naissance », témoin de la piètre qualité de la prise en charge technique des accouchements, dans ce pays défait par la guerre. En réalité, ce sont tous les nouveaux nés palestiniens de Gaza qui sont, sans exception, affligés d'une « paralysie du pays de naissance », d'où s'ensuit une paralysie de leurs mouvements, de leur jeunesse, de leur avenir, de leur vie. À l'image de ces enfants handicapés, que Dominique Le Nen délivre d'une partie de leur fardeau, je réalise que le sens profond de son engagement et de son témoignage participe plus largement à la délivrance, un jour, de tout un peuple.

« Tous les êtres humains naissent libres et égaux en dignité et en droits. Ils sont doués de raison et de conscience et doivent agir les uns envers les autres dans un esprit de fraternité ». Je salue, avec respect et admiration, le chemin fraternel parcouru par Dominique Le Nen auprès des populations palestiniennes. Puisse un jour s'accomplir cette marche loin de « la vallée de l'ombre de la mort ».

Irène Frachon

Médecin des hôpitaux, spécialiste en
Pneumologie

Table des matières

Préface

Préambule

— Gaza, 9 mars 2002

— Gaza, 11 mars 2002

— Nuit de feu

— Troie

— Douceur du Finistère

— Amira El Moghrabi

— Mort à portée de roquette

— Erez Checkpoint, 4 octobre 2002

— Gaza, mission de janvier 2003

— Mohammed Yassen

— Attentat à Tel-Aviv

— Gaza, mission de septembre 2003

— Une journée à Gaza

— Yaquee El Smery

— Naplouse, septembre 2004

— Un patient pas tout à fait comme les autres

— Safe Din Aymen

— Un fils martyr

— Incursion à Jénine

— Ô Jérusalem

— De Jérusalem à Jénine

— Le cheval de Jénine

— Jénine, janvier 2007

— Gaza. 17 décembre 2007

— Gaza, 18 décembre 2007

— Hébron... ville partagée

— Bethléem

— Erez Chek point, la forteresse

— De Gaza à Khan-Younes par un jour de juillet 2008

— Opération « plomb durci »

— Dis papa, c'est quoi la guerre ?

— Jénine, Ya'bad et Birqin

— Un mariage à Jénine

— Doit-on mourir à 18 ans

— Clair de lune

— Vers un espoir de paix

Postface



Le sourire de Shafak Khaled, enfant de Jénine

Les bénéfices de vente de l'ouvrage seront intégralement reversés à l'Association Franco-Palestinienne pour l'Aide et la Formation Médicale (AMANI)

Siège : 7 Rue Beauchamp 22300 LANNION

Email : contact@assoamani.fr

De Gaza à Jénine
Au cœur de la Palestine

« À la tombée de la nuit, tout change, mais rien ne se transforme réellement. Ce sont les mêmes acteurs, les mêmes ruines, mais les lumières métamorphosent la scène et les activités. Quelques branches d'arbre, dont les craquements donnent vie aux gravats, alimentent des feux improvisés. La lueur de quelques feux d'artifice guerriers teinte furtivement le noir du ciel en un bleu sombre, le temps d'une rapide descente puis de la dissipation d'ondes de lumière. Et l'aube revient, une aube porteuse de malheur, car la nuit n'efface rien... »

Une expérience de missions humanitaires en Territoires palestiniens ne laisse pas indifférent. Elle ancre en soi des sentiments contrastés. C'est au fil des pages qui s'égrènent à la lueur des faits, des souvenirs et des témoignages que l'auteur livre ses réflexions et les impressions que le terrain lui a renvoyées, en l'espace d'une quinzaine de missions étalées sur dix années de présence entre Gaza et Jénine.

Cette confession « intime », ce récit-témoignage, reflète certes l'expérience d'un chirurgien, mais plus encore celle d'un homme, d'un père, qui entend et écoute, qui voit et observe.



Dominique Le Nen est professeur des Universités et chirurgien des Hôpitaux au CHRU de Brest.

Il est aussi l'auteur d'articles et d'ouvrages consacrés aux liens entre sciences et arts à la Renaissance : « L'anatomie au creux des mains, au confluent des

sciences et de l'art » (Ed. L'Harmattan 2007), « La main de Léonard de Vinci » (Ed. Springer 2010), « Léonard de Vinci : un anatomiste visionnaire » (Ed. L'Harmattan 2010).

Illustration de couverture : « Le mur », Jérusalem © Dominique Le Nen